

PHOBIE HIPPOPHOBIQUE

Redondance de la formulation

— « phobie hippophobique » juxtapose deux fois la référence au cheval (phobos et hippos convergeant vers la même désignation) — mais l'expression est suffisamment courante dans la littérature secondaire pour qu'on la conserve et qu'on en fasse plutôt l'occasion d'examiner précisément pourquoi cette désignation clinique, en apparence simple, résiste à une explication univoque.

L'intérêt du terme est qu'il fige nosographiquement ce que Freud lui-même se refuse à figer théoriquement. Dans le texte, Freud prend soin de ne jamais réduire le cheval à un signifiant unique et stable : il en dénombre les investissements successifs et partiellement contradictoires — le cheval comme substitut du père dans sa fonction menaçante (l'œillère et la bouche noire autour du museau renvoyant aux lunettes et à la moustache du père), mais aussi le cheval comme représentant de la propre pulsion agressive et locomotrice de Hans lui-même (le jeu du « faire le cheval », mordre, donner des coups de pied), et enfin le cheval attelé qui tombe comme figuration possible de l'accouchement ou de la mort. La hippophobie n'est donc pas la peur d'un objet mais la peur d'une surdétermination — le symptôme cristallise plusieurs chaînes associatives distinctes sur un seul véhicule représentationnel, ce qui est précisément la définition freudienne de la formation de compromis névrotique : économie maximale de refoulement pour un investissement pulsionnel maximal.

D'un point de vue jungien, cette surdétermination même appelle une lecture différente de celle du simple compromis économique. Que le cheval puisse simultanément porter la charge paternelle, la charge auto-référentielle (Hans-cheval) et la charge génésique (naissance/mort) suggère moins une accumulation contingente de déterminants biographiques qu'une saturation symbolique typique du fonctionnement archétypal, où un seul image concentre plusieurs polarités opposées à la fois — c'est la caractéristique structurale du symbole vivant chez Jung, par opposition au signe, qui lui ne renvoie qu'à un référent unique et stable. Le cheval fonctionnerait alors comme symbole au sens technique : porteur d'une énergie psychique qui excède ce que le déchiffrement réducteur peut épuiser, et dont la polysémie même — plutôt que d'être un obstacle à l'interprétation — serait le signe de sa charge numineuse, de sa capacité à mobiliser simultanément plusieurs strates de l'expérience psychique de l'enfant (relation au père, relation au corps propre, relation à la génération et à la mort).

Le choix spécifique de l'animal mérite également d'être interrogé au-delà du contexte contingent (Hans vivait dans une Vienne où les chevaux de fiacre étaient omniprésents, et un accident de la voie publique — la chute d'un cheval attelé devant lui — précède immédiatement le déclenchement du symptôme). Freud traite cet événement comme occasion déclenchante, non comme cause suffisante — le terrain pulsionnel préexistant seul explique que cet incident anodin ait pu prendre valeur traumatique. Une lecture archétypale insisterait sur l'universalité transculturelle du cheval comme image de la puissance instinctuelle brute, à la fois portante et menaçante — le cheval mythologique (Poséidon, les chevaux psychopompes, le cheval de la nuit dans le folklore germanique, l'Alptraum où le

cauchemar est étymologiquement une jument oppressive) — ce qui expliquerait pourquoi cet animal précis, et non un autre, s'est trouvé disponible pour recevoir l'investissement symbolique, indépendamment même de l'accident contingent qui n'aurait fait qu'actualiser une prédisposition symbolique bien plus ancienne dans l'imaginaire collectif.